

Des travailleurs sociaux français au Cambodge... Pourquoi ?

À quarante-cinq ans, Jean-Christophe Sidoit est un travailleur social sans frontières. Confronté à l'extrême pauvreté des pays où il intervient, il développe une vision entrepreneuriale du social. Actuellement, il opère au Cambodge auprès de Phare Ponleu Selpak. L'ONG cambodgienne se sert de l'art pour offrir un avenir économique et social à des jeunes qui, sans cette opportunité, seraient voués à la misère. De son côté Caroline Grelier, psychomotricienne, apporte un bagage théorique à l'équipe d'animateurs.



Grand, le crâne rasé, les yeux bleus, Jean-Christophe Sidoit semble un extraterrestre au sein de Phare Ponleu Selpak. Il navigue pourtant comme un poisson dans l'eau dans ce « campus » où mille quatre cents Cambodgiens bénéficient d'une formation pluridisciplinaire. Créé en 1994 à Anch Anh en « banlieue » de Battambang, deuxième ville du Cambodge, ce centre d'apprentissage a avant tout une vocation socio-éducative. Son rayonnement national et international repose cependant sur son talent artistique. Les œuvres de Phare font oublier le parcours difficile de ses artistes et l'aspect social de la structure. Cirque, théâtre, musique, arts visuels, enseignement général du primaire au lycée, bibliothèque, centre de loisirs, le système Phare multiplie les outils éducatifs. Dans cette fourmilière, les élèves en uniforme croisent des gamins juchés sur des monocycles. Des petits s'exercent au jonglage avant de s'initier à l'écriture ou au calcul. Sous un arbre, des musiciens s'entraînent au xylophone. À l'ombre d'une maison dressée sur

« Je réalise que l'essentiel est de prendre en compte les besoins avant d'apporter une réponse. »

Caroline Grelier, psychomotricienne

pilotis, des étudiants réalisent des aquarelles, tandis qu'au-dessus, la salle informatique voit émerger des films d'animation. Semée par huit orphelins dans une rizière d'un village de paysans sans terre, la petite graine est devenue une grosse machine conduite par une équipe de soixante-quinze personnes. Son budget, environ 400 000 euros par an, permet l'ascension sociale de toute une communauté.

L'art, tremplin social

En 1999, Jean-Christophe Sidoit est en mission d'évaluation au Cambodge pour Enfants Réfugiés du Monde, quand il découvre un spectacle de cette ONG 100 % cambodgienne. « *J'ai été totalement bluffé, j'ai donc proposé de leur organiser une tournée.* » Son parcours d'une dizaine d'années comme travailleur social le conduit à utiliser le théâtre, la vidéo, le conte

comme supports éducatifs en banlieue et en prison. Muni d'un DEFA (diplôme d'État relatif aux fonctions d'animation) et d'un DESS (diplôme d'études supérieures spécialisées) en sociologie, il entame à partir de 1992 une carrière à l'international en se spécialisant dans l'accueil des enfants victimes des guerres. Mandaté par l'Unicef, l'Union européenne ou diverses ONG, il multiplie les missions de consultant en Palestine, au Liban, en Algérie, en Guinée avant d'atterrir au Cambodge. Son credo : l'art comme tremplin social. Persuadé que toute intervention à l'étranger n'a de sens qu'en partenariat avec des acteurs locaux, il s'engage bénévolement auprès de Phare. Ses contacts conjugués au sérieux du projet ouvrent à des subventions.

En 2000, l'Unicef finance un spectacle pour sensibiliser au danger des

mines. Phare se spécialise alors dans le théâtre préventif. Violence conjugale, drogue, sida, discrimination... Les jeunes abordent tous les maux de la société. Les tournées les obligent à quitter le quartier, à se sociabiliser au sein de la troupe, à prendre de la distance avec la drogue et la délinquance. Rémunérés pour leurs prestations, ils trouvent une nouvelle place dans la communauté. L'école d'art prend son essor. Khuon Det, l'un des fondateurs de l'association, profite alors d'un partenariat avec le collectif Clowns d'ailleurs et d'ici pour compléter sa formation circassienne en France. Pendant ses absences, les meilleurs élèves prennent le relais, avant d'affiner à leur tour leur pratique artistique et pédagogique en France. Le réseau se développe et des artistes internationaux viennent volontairement enseigner à Battambang.

Jean-Christophe Sidoit avec l'équipe de direction de Phare Ponleu Selpak.



Dès 1998, l'ONG se fixe un autre objectif : apporter une solution à la déscolarisation de 80 % des enfants du village. Un centre de loisirs voit vite le jour et assure la préscolarisation de deux cent cinquante enfants, dès l'âge de trois ans. « *C'est un outil indispensable à la réussite scolaire, explique Jean-Christophe. J'ai pu le constater en Israël où, contrairement aux petits Israéliens juifs, les Palestiniens d'Israël n'y ont pas accès, ce qui les handicape dès le plus jeune âge. De plus, ça permet de scolariser les jeunes filles en les déchargeant de la garde des enfants en bas âges.* » Après de longues négociations avec le ministère de l'éducation, Phare ouvre enfin une école publique en 2003.

Jusqu'au 1^{er} février 2011, Jean-Christophe se contente d'apporter un appui technique au directeur de Phare et d'accompagner les choix artistiques. Il travaille au Bangladesh pour l'Unicef quand le bureau l'appelle au secours. À dix-sept ans, l'institution vit sa crise d'adolescence. Acceptant la direction par intérim, il a un an pour recruter un nouveau directeur cambodgien et redresser la barre financière pour pérenniser l'action de Phare. Basée sur l'accueil inconditionnel des jeunes, la structure nécessite une vision à long terme. « *On s'adresse à des publics aux histoires dures et aux réactions parfois dures. Il faut pouvoir les accompagner jusqu'à ce qu'ils volent de leurs propres ailes. Certains mettent*

nécessite un accompagnement global avec des travailleurs sociaux qui s'occupent des freins à l'insertion. »

Grandir par le jeu

Psychomotricienne de vingt-six ans, Caroline Grelier a débarqué à Phare en janvier 2011. Sa mission en tant que volontaire consiste à former les sept animateurs chargés des trois à cinq ans. Dans un pays où l'enfant a peu de place pour s'exprimer et où les parents ont peur de le voir devenir paresseux s'il joue, elle transmet des clés de compréhension à des professionnels au savoir-faire empirique. Le Cambodge ne disposant d'aucune école de travailleurs sociaux, ils sont recrutés en fonction de leur motivation et apprennent sur le tas. « *J'apporte mes connaissances théoriques, explique Caroline. Je dois faire comprendre comment aider les enfants à grandir par le jeu. Ma première question a été : pourquoi on joue ? Prendre conscience des enjeux permet de déterminer les jeux proposés et dans quel but. J'ai transmis mes outils et ils les ont adaptés.* » Désormais les animateurs de Phare maîtrisent les concepts de jeux d'expériences, symboliques, constructifs, logiques... Après avoir exercé en France deux ans et demi en hôpital de jour et en école, Caroline Grelier admet avoir été en difficulté pendant les six premiers mois. Au-delà du problème de la langue, la complexité est structurelle. « *Je ne sais pas gérer les grands groupes, eux se débrouillent avec une centaine d'enfants même si leur approche est très intuitive. J'ai commencé par identifier une formation d'animatrice en maternelle. Deux d'entre elles la suivent, et ça va mieux. De mon côté, je structure l'espace. J'aborde les questions de positionnement face à l'enfant. Après un an, les observations s'affinent et j'élabore une grille pour faciliter le suivi de l'évolution des enfants.* »

À mi-parcours de son contrat de deux ans, Caroline sent que cette expérience va l'enrichir professionnellement. « *Je*



Des enfants s'entraînent à jongler.

Succès immédiat avec quatre cent dix-sept inscriptions. Pour garantir la gratuité de l'enseignement, la structure complète le salaire des professeurs ce qui évite le racket des élèves et l'absentéisme des enseignants. Côté social, la structure poursuit son évolution. En 2002, en collaboration avec le ministère des Affaires sociales et l'Unicef, elle ouvre un foyer d'accueil pour les mineurs victimes de trafic, de violence ou juste orphelins.

des années avant de se retrouver et de pouvoir s'investir dans une activité. Un élève sourd étudie actuellement au Centre national des arts du cirque à Chalon. À son arrivée, il s'entraînait une heure, prenait un vélo et disparaissait des jours. Il avait l'habitude de vivre de famille en famille, il était complètement déstructuré. Après un long travail, il se forme en France depuis trois ans et est parmi les meilleurs de sa promotion. Ce genre de résultat



réalise que l'essentiel est de prendre en compte les besoins avant d'apporter une réponse. En France, on peut inconsciemment perdre de vue cet objectif, or il faut adapter notre langage de psychomotricien pour qu'il prenne du sens pour la famille. » Au-delà de l'éveil des petits, les animateurs ont un rôle de prévention. Quand un enfant ne joue pas, se montre agressif ou s'enfuit pendant les récréations, ils relayent l'information aux éducateurs. Nouv Daline dirige les sept travailleurs sociaux de ce service. Elle a débuté à Phare comme bibliothécaire en 1996. Deux ans plus tard elle devient

accepter la scolarisation, un investissement à long terme.

La rémunération des artistes vise à contrer cette réalité. Une tournée du cirque en Europe ou en Asie peut rapporter 5000 dollars. Cette somme suffit à acheter un terrain ou à construire une maison, donc loger une famille. Mais il faut au moins dix ans d'apprentissage pour se produire à l'international. Phare développe donc diverses activités économiques pour parvenir à ses fins : sortir de la misère l'ensemble d'une communauté grâce à ses jeunes. *« En 2009, nous avons ouvert un studio de graphisme.*

des investisseurs, vendre plus largement nos spectacles, développer les partenariats et les coproductions. »

Cette vision entrepreneuriale évolue conjointement avec une amplification du volet social. Jean-Christophe s'inspire d'un programme mené au Bangladesh pour proposer à la ville de Battambang une nouvelle forme de lutte contre la misère : l'allocation familiale conditionnée. *« La politique du Cambodge face aux enfants des rues repose sur les rafles et l'enfermement. Or, les Nations Unies prennent conscience que l'allocation familiale est un outil pour sortir les familles de la pauvreté. Nous proposons d'approcher les familles grâce aux enfants et d'offrir à un ou deux adultes une formation pour ouvrir un petit business. En attendant, ils reçoivent une allocation à condition de scolariser les enfants. Phare a sollicité la municipalité sur ce projet. De mon côté, j'apporte l'expertise. La mairie porte le projet, nous sommes partenaires, l'Union européenne finance. Les bailleurs sont désormais prêts à entendre que donner de l'argent directement aux populations peut conduire au développement. »*

Myriam Léon

Crédit photos : Myriam Léon

www.phareps.org

« Aller vers les familles pour les inciter

à scolariser leurs enfants. »

 Nouv Daline, éducatrice.

animatrice avant de basculer éducatrice en 1999. Malgré quelques formations dispensées par l'Unicef, art thérapie, communication et enfants ou encore, insertion, elle éprouve souvent des manques. *« Je découvre jour après jour de nouveaux problèmes, nous devons sans cesse inventer des modes de fonctionnement pour pouvoir échanger et avoir du recul sur nos pratiques. Notre travail consiste avant tout à aller vers les familles pour les inciter à scolariser leurs enfants. »* Dans une survie au jour le jour, l'enfant ramène sa part du revenu quotidien. Les éducateurs peinent donc à faire

Cette création correspond au désir et aux compétences d'un ancien élève, mais aussi à des besoins en production. Toutes les entités artistiques sont censées s'autonomiser économiquement pour financer les programmes sociaux qui n'ont de rentabilité que sociale. » Après avoir atteint ses objectifs sur un an, Jean-Christophe poursuit son accompagnement pour développer un « social business ». *« Pour échapper à un éventuel phénomène de mode chez les bailleurs et garder son âme, l'association doit garantir son indépendance financière. Je me donne deux ans pour chercher*